

Cadrage

Le cinéma dans l'Année mondiale des communications

Léo Bonneville

Number 113, July 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1983). Cadrage : le cinéma dans l'Année mondiale des communications. *Séquences*, (113), 2–3.

CADRAGE



LE CINÉMA DANS L'ANNÉE MONDIALE DES COMMUNICATIONS

1983 a été proclamée l'année mondiale des communications. Bien sûr, quand on parle des communications, on pense au journal, à la radio, à la télévision... et l'oublie parfois le cinéma. Or, le cinéma est un puissant moyen de communication.

Dans toute communication, il y a nécessairement au moins deux interlocuteurs. Celui qui communique et celui qui reçoit la communication. Les deux interlocuteurs ne sont peut-être pas de même calibre. Qu'importe. Celui qui écrit, celui qui parle, celui qui joue, tous ces gens s'expriment à leur façon. Or, pour qui le font-ils? Pour des lecteurs, des auditeurs, des spectateurs éventuels. Si ces derniers n'étaient pas là, la raison d'être des premiers disparaîtrait.

Comme l'écrivait récemment un éditorialiste: « Il n'y aurait pas de cinéma sans réalisateur. Mais y en aurait-il un sans spectateur. Je ne crois pas du tout à l'oeuvre sans échou qui n'est réalisée que pour soi et qui s'enferme sur elle-même. Filmer, c'est être vu. Il faut aussitôt s'en-

tendre sur cette formule. Je ne voudrais pas qu'on y voit l'apologie de la fabrication sur recette, de la recherche du grand public. Il est tout à fait clair que le succès d'un film n'a aucun lien avec sa valeur. Ni dans un sens ni dans l'autre. Il y a des films excellents qui n'attirent personne. Il y a des films excellents qui connaissent un triomphe. Et il y a des navets qui restent inconnus à jamais ou qui font un tabac. Mais l'échec d'un film trouve nécessairement sa compensation dans sa durée à travers le temps. La seule consolation — et elle est de taille — pour un cinéaste de talent (ou de génie) qui s'estime injustement négligé, c'est que les générations à venir finiront par le découvrir. Un cinéaste qui ne connaîtrait le succès ni de son temps ni plus tard ne tiendrait qu'une place insignifiante dans l'histoire du cinéma. Peut-être aurait-il réalisé un chef-d'oeuvre aux yeux de l'éternité dont nous ne savons rien ou à ses propres yeux, mais dans ce monde des phénomènes passagers et dans cette vallée de larmes où nous nous agitons, il ne compterait presque pour rien. Il n'aurait de consolation que dans le regard de Dieu. J'accorde très volontiers que, pour chacun de nous, le regard de Dieu est presque tout — ou plutôt tout. Mais ce n'est pas lui qui fait entrer les oeuvres dans l'histoire des hommes. » (1)

**L'échec d'un film
trouve nécessairement
sa compensation
dans sa durée
à travers le temps.**

Jean d'Ormesson me pardonnera d'avoir substitué dans son texte le cinéma à ce qui concernait exclusivement la littérature. Mais mutatis mutandis, les faits se présentent de la même manière.

(1) Le Figaro-Magazine, 20 mai 1983.

En réfléchissant sur ce texte, il paraît évident que les responsabilités sont des deux côtés: du côté de celui qui communique et du côté de celui qui reçoit la communication.

C'est quand le spectateur communique avec le réalisateur — en dialoguant avec le film — qu'il s'affirme comme un interlocuteur consciencieux et intelligent.

Les cinéastes réalisent des films de toutes sortes dans des buts divers. Mais je crois que chaque cinéaste cherche à rejoindre le public. Qu'il s'agisse d'un film d'horreur, d'un film catastrophe, d'un film de science-fiction, toujours le réalisateur entend toucher le plus de spectateurs possible. Nul doute qu'il y a des genres qui finissent par s'imposer... puis par passer. C'est l'engouement des spectateurs qui rend populaire tel genre de films. D'autre part, il ne faut pas négliger les films qui piétinent dans la réalité quotidienne et pour lesquels des cinéastes se donnent la peine d'interroger leurs semblables. Ces films, s'ils ne mènent pas directement dans l'évasion, nous projettent à l'intérieur de nous-mêmes. Malheureusement, parfois un scénario biscornu, une réalisation sèche, un montage tortueux, cachent une vacuité qui conduit à l'ennui. Ce qui ne veut pas dire que certains films particulièrement austères ne méritent pas d'être considérés et appréciés. Les films de Bresson, Jancso, Tarkovsky, Antonioni — pour ne citer que ces créateurs — ont droit à plus qu'un succès d'estime. Donc, que ce soit par l'évasion ou que ce soit par un retour sur l'homme, les films suggèrent toujours une réflexion. Si c'est là la responsabilité du cinéaste — et à ce compte on peut ignorer tous les films sans intérêt comme sans pudeur —, c'est là aussi qu'intervient la part du spectateur.

Car il est tellement facile de suivre la réclame tapageuse, de céder à l'invitation et de s'engouffrer dans une salle de cinéma. Pendant deux heures et même plus, le spectateur est assailli par des images de toutes sortes. En fait, il est agressé — sans défense — dans sa personne. Dans la foule obscure qui compose une salle de cinéma, le spectateur se retrouve seul et souvent désarmé devant un écran où s'agitent des ombres séduisantes et parfois pernicieuses. Comment se défend-il? Comment garde-t-il son identité sous le charme de l'enchantement? Il n'est pas facile de résister à ce bombardement d'images. Mais tant qu'il garde sa lucidité, qu'il sauvegarde une part intangible de lui-même, il peut juger et faire la part des choses. C'est justement quand le spectateur communique avec le réalisateur — en dialoguant avec le film — qu'il s'affirme comme un interlocuteur consciencieux et intelligent. C'est là que commence précisément la culture qui ne peut exister que par une prise de conscience.

Si les jeunes spectateurs à la sensibilité vive, au jugement fragile, apprennent à VOIR les images et montrent un sens aigu de la critique, ils deviendront des cinéphiles avertis, sachant choisir leurs interlocuteurs (c'est-à-dire les films et les cinéastes) qui leur permettront d'entretenir une communication profitable et enrichissante. Il en va ainsi de tout cinéphile aguerri qui trouve dans le cinéma bien plus qu'un divertissement: un moyen puissant de vivre des aventures parfois extraordinaires, souvent dramatiques, en comblant son imaginaire par des expériences de grand prix.

Souhaitons que l'année mondiale des communications nous fasse admettre que le cinéma est un art (souvent manipulé par l'industrie, bien sûr) qui jette un regard puissant sur notre monde présent et futur, pour nous rappeler à la fois la petitesse et la grandeur de l'homme.

Léo Bonneville